

neuvième siècle fit comprendre à l'univers entier que la cause du Pape était celle de tous les catholiques ; tous furent forcés d'admirer ce grand mouvement, même les ennemis de notre religion. L'histoire des volontaires pontificaux devra former une page non moins brillante pour le 19^e siècle que les croisades pour le moyen-âge.

Ces expéditions vers Rome ont aussi attiré des sympathies considérables à la cause romaine ; en voyant les pères et les mères sacrifier gaiement leurs enfants et les laisser partir pour la défense d'une cause qui ne leur promettait que des privations et le danger de la mort sans donner à espérer aucun avantage temporel, on acquiescerait forcément la conviction que le Pape était aimé, que la cause pour laquelle luttait ce Pape avec tant d'énergie et de fermeté devait être sacrée, puisque dans l'univers catholique on savait lui sacrifier tout ce qu'on avait de plus cher.

Au Canada, en particulier, les résultats de l'expédition romaine furent pour la foi d'une portée incalculable. Comme aujourd'hui la cause du Pape est populaire dans notre province ! comme sa personne surtout est chère et précieuse ! En était-il ainsi avant Pie IX ? En était-il ainsi avant les zouaves pontificaux ?

Avait-on seulement vu flotter un drapeau pontifical en Canada avant le 18 février 1868 ?

Un bon père de famille, apprenant qu'un jeune Canadien avait été gravement blessé pour la défense du Pape, déclarait le sentiment intérieur qu'il en éprouvait, en disant qu'il se trouverait heureux si un de ses fils avait éprouvé le même sort.

Or, ce généreux dévouement que témoignait cet individu était partagé par tous ses concitoyens, car ce fut en apprenant les mortelles mais honorables blessures de ce jeune Canadien que tout le Canada se leva en masse pour la défense du St. Siège et que se prépara, avec l'enthousiasme le plus admirable, le premier bataillon des volontaires qui allèrent se ranger sous l'étendard pontifical.

Ce dévouement fut vivement compris par le Saint Père. Aussi accueillit-il les services que lui offrirent ces jeunes gens avec une singulière affection. Il en donna des preuves éclatantes à leur arrivée dans ses Etats. Il voulut que quelques-uns des officiers de l'armée pontificale allassent au-devant de ce petit régiment étranger qui venait à son secours. Il lui accorda une faveur aussi extraordinaire qu'honorable en lui permettant d'entrer à Rome sous le drapeau pontifical en même temps que sous la bannière canadienne, *Aime Dieu et va ton chemin*. Il leur accorda une première audience qui prouva tout d'abord le cas qu'il faisait de ces jeunes soldats enrôlés à son service. Cette première audience fut suivie de plusieurs autres, surtout à l'arrivée des nouveaux détachements qui se rendirent à Rome, pour prêter main forte ou remplacer leurs frères. A chacune de ces audiences, ce bon Père avait toujours à la bouche des paroles touchantes et pleines d'onction. Sa voix était profondément émue, sa figure sensiblement impressionnée, et ses yeux pleins de larmes attendrissantes, quand il exprimait à ses Zouaves Canadiens combien il était touché, quand il pensait qu'ils étaient venus de si

loin pour le défendre, lorsqu'il se rappelait quelle était la tendresse de leurs pères et surtout de leurs mères qu'ils avaient quittés pour se dévouer au service du saint Siège.

Les soldats de Pie IX qui ont vu et entendu si souvent toutes ces choses peuvent répéter eux-mêmes leurs profondes émotions, et leurs larmes de joie et de bonheur, quand ils avaient le bonheur de se trouver aux pieds de l'immortel Pie IX, pour recevoir de sa bouche des paroles si saisissantes, et de sa main bénite de saintes et pieuses médailles. C'était en ces solennelles occasions qu'ils se fortifiaient dans les ennuis de la patrie, qu'ils retrempaient leur courage et entretenaient dans leur cœur le feu sacré de l'amour de Dieu et de l'Eglise, pour remplir avec zèle leur honorable mission.

Ils avaient à soutenir une réputation acquise d'avance.

Car la nouvelle de l'expédition des Canadiens à Rome faisait du bruit partout. Ils avaient été salués et fêtés dans tous les lieux par où ils étaient passés. Le bruit de cette expédition était parvenu dans les lieux les plus reculés et jusqu'en Terre Sainte. Leur généreux dévouement était la gloire de leur patrie, et la faisait connaître plus avantageusement, disait alors un de nos hommes publics, que ses plus beaux produits envoyés aux expositions étrangères.

Aussi les zouaves obligés de quitter Rome, après la prise de cette ville, le 20 septembre 1870, n'ont pas, pour cela, cessé de se dévouer au service du Pape et de la Papauté. Ils y pensent toujours en travaillant à entretenir, par tous les moyens en leur pouvoir, le zèle pour la délivrance du Patrimoine de St. Pierre, envahi par une usurpation sacrilège et pour la protection du Souverain Pontife. Tel est le but que l'on se propose dans l'*Union Allet*, qui se compose des anciens zouaves qui, en conservant au fond de leur cœur, l'amour du Pape, désirent le transmettre à leurs jeunes compatriotes afin que ceux-ci, quand le temps en sera venu, s'élancent vers Rome, comme ils l'ont fait eux-mêmes.

Pour entretenir ce feu sacré, ils sont à dire et à répéter que les plus beaux jours de leur vie sont ceux qu'ils ont passés à Rome, pour la défense de la bonne cause ; — qu'ils ont surabondé de joie et de bonheur, au milieu des dures fatigues de la milice et des dangers imminents encourus sur les murs de cette ville assiégée par des enfants révoltés du meilleur des pères, — qu'ils ont été ici-bas récompensés au centuple des sacrifices qu'il leur a fallu faire pour cela, par les moyens tout providentiels que leur a ménagés le Ciel de pouvoir gagner honorablement leur vie et celle de leur famille ; — que c'est bien justement qu'ils s'occupent des intérêts de leur Père commun, puisque lui-même, jusqu'aux derniers jours en sa longue et sainte vie, il a pensé à eux en leur donnant des témoignages de sa paternelle affection.

On sait qu'en recevant le calice que lui fit offrir l'*Union Allet*, à l'occasion de son cinquantième anniversaire d'épiscopat, il dit avec une touchante bienveillance, lorsqu'on lui fit observer que l'*Union Allet* se composait des zouaves canadiens : *Mes zouaves à moi, c'est le plus beau calice qui m'ait été offert.*